

Trahir

Élie Castiel

Number 166, September–October 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59515ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (1993). Review of [*Trahir*]. *Séquences*, (166), 55–56.

après-midi, de voir le cinéma Impérial plein comme un oeuf. Ça vous impressionne la rétine et le sens critique.

Comme presque toujours, Claude Lelouch commence une belle histoire par un hasard organisé. Dans **Tout ça... pour ça!** Vincent, Jacques et Henri doivent comparaître en cour, parce qu'ils ont commis des bêtises à plusieurs sous le signe de l'amitié. Ils ne se connaissent pas. Sous la gouverne du hasard, des histoires de femmes parties sans laisser d'adresse les avaient soudés pour le pire, c'est-à-dire une tentative de suicide. Lelouch filme des attitudes à fleur de sentiments. Il ne donne pas l'impression d'explorer ce qui se cache derrière un visage. Ce qui semble l'intéresser, c'est l'itinéraire à parcourir pour que des visages en viennent à se rencontrer. C'est une mise en abîme sans profondeurs abyssales.

Vincent Lindon,
Jacques Gamblin,
Gérard Darmon,
Marie-Sophie L.
et Fabrice Luchini



C'est bien beau de passer à la cour en direct, mais comment influencer des magistrats si ces derniers ne connaissent que le meilleur d'un périple conjugal abonné au beau fixe? Marie, l'avocate qui doit défendre nos trois zigotos, s'organise avec Fabrice pour taquiner la jalousie de Francis Barrucq, le plus jeune magistrat de France. Quand on éprouve des difficultés sentimentales, on devient plus indulgent envers les faiblesses des autres. C'est là qu'intervient le jeu du chat et de la souris. La caméra de Lelouch joue le rôle du chat. Et les souris sont là pour nous divertir. Lelouch ne dirige pas ses acteurs. Il les laisse improviser. Et l'oeil de Lelouch

essaie de surprendre des instants de vérité chez ses interprètes. Voilà pourquoi, dans chacun de ses films, on a l'impression que notre réalisateur s'adonne à une sorte de documentaire en mal de fiction.

Avec Lelouch, il y a un homme derrière la caméra et sa femme devant elle. Chaque fois que le réalisateur change de partenaire dans la vie, cette femme devient la vedette de son prochain film. Si elle n'est pas bonne comédienne, il est «pogné avec». De toute évidence, Lelouch n'a pas la profondeur d'un Bergman pour sonder les abysses d'un amour infernal afin d'exorciser le mal de vivre. Avec son dernier film, nous avons droit à deux anciennes flammes, l'actuelle et la future. Sans oublier son fils, sa fille et sa soeur. Et tout cet étalage passe comme des images à l'écran. Décidément, Claude Lelouch est un cas d'une espèce rare en voie de distinction.

Lelouch est une nature généreuse. Dans ses films, il nous fait voyager dans le vaste monde, en première classe, avec vue imprenable en cinémascope sur nos chers humains. Ici, il nous fait passer du midi à l'escalade du Mont-Blanc. Il nous en met plein les mirettes avec ses feux d'artifice du 14 juillet. Lelouch a le don de compliquer des histoires simples. Sans doute, pour donner l'illusion d'une certaine profondeur. Avec **Tout ça... pour ça!**, l'histoire maintient une certaine simplicité. Et c'est tant mieux. En général, Claude Lelouch réussit mieux ses comédies que ses longues mosaïques qui s'enfargent dans sa pierraille. **Tout ça... pour ça!** ne cherche pas à nous réincarner à notre corps défendant. Ici, Lelouch ne se prend pas trop au sérieux. Mais il continue d'incarner le Darwin du cinéma français: il est de tous les croisements amoureux. Et les mouvements de sa caméra ressemblent encore à ceux d'une abeille étourdie qui hésite à s'arrêter pour faire le plein d'un suc consistant.

À l'intérieur de ses films, Lelouch réussit parfois à nous étonner avec

quelques séquences très originales. Ici, je pense à la séquence de la tente où «la jalousie ne supporte pas les nuances». Je pense à cette trouvaille d'un coiffeur qui essaie de se suicider au shampoing. Il y a le coup des faux billets qui sont vrais et celui du terrain de golf menacé d'être envahi par le TGV. Ces séquences sont drôles à vous déridier une peau d'éléphant. Malheureusement, notre réalisateur persiste à jouer au philosophe en faisant dire à ses acteurs quelques sentences plus ou moins creuses qui ont les apparences d'une quelconque profondeur. Je cite: «Une qualité, c'est un défaut qui peut se rendre utile.» et «Le chemin à suivre est plus important que la destination.» Plus profond que ça, ton oeil devient cave.

Si vous êtes un pèlerin parmi les chercheurs de profondeurs, n'allez pas cogner à la porte des films de Lelouch. Vous pensez que je suis devenu un ennemi juré des films de Lelouch? Détrompez-vous. Au pays de l'esbroufe, quelques éclairs ont du génie.

Janick Beaulieu

TOUT ÇA... POUR ÇA! — Réal.: Claude Lelouch — Scén.: Claude Lelouch — Phot.: Philippe Pavans de Cecatty — Mont.: Hélène de Luze — Mus.: Francis Lai, Philippe Servain — Son: Harald Maury, Gérard Rousseau, Eric Tisserand — Déc.: Laurent Tesseyre — Cost.: Mimi Lempicka — Int.: Vincent Lindon (Vincent), Marie-Sophie L. (Marie), Gérard Darmon (Henri Ponset), Jacques Gamblin (Jacques Grandin), Evelyne Bouix (Marilyn Grandin), Francis Huster (Francis Barrucq), Alessandra Martines (Alessandra), Fabrice Luchini (Fabrice), Charles Gérard (le flic), Salomé Lelouch (Salomé Grandin) — Prod.: Claude Lelouch — France — 1992 — 120 minutes — Dist.: Les Films 39.

Trahir

Le premier long métrage de Radu Mihaileanu est une oeuvre exceptionnelle sur la corruption d'une société qui bafoue les droits humains et la liberté d'expression. Le récit est simple: dans la Roumanie stalinienne, Georges Vlaicu, écrivain-poète, se fait arrêter pour écrits contre le régime en

place. Après des années de détention, la Securitate lui propose la liberté contre sa collaboration. En fait, il n'aura pas à dénoncer qui que ce soit. Il devra simplement confirmer ce que les dirigeants du régime savent déjà.

Trahir est un film sur les rapports de force. Des liens, selon les circonstances, unissent ou aliènent les individus: le prisonnier à l'inspecteur de la Securitate, le mari à sa femme, le dissident à ses amis, le poète à une tzigane de cirque, l'écrivain face à lui-même et à la société. Et autour de cette faune, représentante d'une société en pleine désintégration, l'âme de l'artiste reste intègre malgré les souffrances et les obstacles qu'on



Johan Leysen et Mireille Perrier

dresse sur lui. Car il y a d'un côté les bons et de l'autre les méchants. Aussi dogmatique qu'elle puisse paraître, cette œuvre réussit à éveiller la conscience.

Trahir est un film sur la responsabilité de l'individu face à la société qu'il représente en même temps qu'une brillante analyse (on pourrait même dire «autopsie») des mécanismes de défense et des gestes parfois cruels et irrationnels que l'on pose pour la survie.

Lorsque l'écrivain affirme «je pensais qu'il suffisait d'écrire des poèmes et de les laisser flotter pour l'éternité», nous sommes témoins de la naïveté de l'artiste devant les événements quotidiens qui l'assiègent, mais qu'il refuse peut-être de voir. Par ce geste irresponsable, il affirme sa

supériorité et son indépendance. Et ce n'est qu'après de dures épreuves (détention, tentatives de suicide) qu'il se rapproche du commun des mortels et s'engage politiquement. Pour très peu de temps puisque le marché qu'on lui propose lui donne l'occasion de reprendre ses activités. Et le poète croit bien faire, d'autant plus qu'il retrouve celle qui va devenir sa femme et la mère de son enfant.

C'est à ce moment que **Trahir** devient un drame psychologique et existentiel pouvant se résumer par la démarche d'un homme vers la voie de l'intégration. En tant qu'artiste d'abord, en tant qu'individu ensuite.

Mais Georges Vlaicu a trahi ses amis pour simplement préserver son statut d'artiste. Il oublie vite que les êtres humains sont plus importants que les rimes les plus éclairées. Il en est conscient. Mais lorsqu'il avoue à sa femme être un traître, elle lui demande de continuer à l'aimer, prête à tout accepter, jusqu'au plus dégradant compromis, afin de sauvegarder ce qu'elle a de plus cher en ce bas monde: son mari, le père de son enfant.

Et c'est grâce à une exceptionnelle mise en scène que Radu Mihaileanu transforme son premier long métrage en une ode à la liberté. L'an dernier, dans **Le Chêne**, Lucien Pintilie nous présentait un récit éclaté d'une force évocatrice, un film codé qu'on pouvait déchiffrer à condition de connaître l'histoire de la Roumanie. Cette fois-ci, le réalisateur de **Trahir** est plus direct, ne laissant rien au dépourvu. Le fait qu'il présente les événements de façon linéaire, sans aucun recours à la symbolique appuyée, montre le respect qu'il a envers son public. Le spectacle devient humain, proche de l'individu, accessible. Mais avant tout, **Trahir** est une palpitante et bouleversante enquête sur l'âme humaine et sur la responsabilité de chaque individu envers la société.

Lorsqu'à la toute fin, un des personnages affirme en quelque sorte que Dieu a trahi le communisme, le

silence de Mihaileanu est la plus éloquente des répliques à cette allégation.

Élie Castiel

TRAHIR — Réal.: Radu Mihaileanu — Scén.: Radu Mihaileanu — Phot.: Laurent Dailland — Mont.: Catherine Quesemond — Mus.: Temistocle Popa — Son: Dominique Warnier — Déc.: Christian Niculescu — Cost.: Viorica Petrovici — Int.: Johan Leysen (Georges Vlaicu), Mireille Perrier (Laura Cocea), Alexandru Repan (l'inspecteur), Razvan Vasilescu (Cristea), Maia Morgenstern (la femme en prison), Radu Belligan (Vlad) — Prod.: Eliane Stutterheim, Sylvain Bursztejn — Roumanie/France — 1993 — 103 minutes — Dist.: Prima Film.

L'Arbre, le Maire et la Médiathèque

Avec ce film, Eric Rohmer en surprendra plus d'un. Pas seulement parce qu'il interrompt (momentanément, espérons-le) son cycle des contes des quatre saisons — dont nous connaissons déjà le **Printemps** et **Hiver** — mais surtout parce que Rohmer délaisse ici la problématique amoureuse, omniprésente dans son oeuvre, au profit d'une satire politique bien contemporaine.

Le sous-titre indique toutefois que l'auteur du **Signe du lion** reste fidèle à au moins une idée qui traverse son cinéma. En fait, le tour de force de Rohmer est de nous présenter un film *ultra-rohmérien* en puisant à une toute autre source d'inspiration. Mais si l'opération n'était qu'illusion? Si tout ceci n'était que subtil prétexte à nous communiquer autrement un système moral toujours le même? Si, si si... Voilà justement le précepte livré au début du film par l'instituteur Marc Rossignol (ineffable Fabrice Luchini), juste après un générique écrit en couleur sur un cahier d'écolier. Après cette courte introduction, nous aurons droit à une suite de sept hypothèses hasardeuses en autant de chapitres, à partir desquels Rohmer articule son scénario, et qui toutes contribueront plus ou moins directement à l'échec du projet concocté par le maire